

## CONDOLEANCES



Quoi, mon cher ami : votre oncle est mort ! Quelle perte !  
Une perte sèche ; il ne m'a rien laissé.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## MONSIEUR PAUL

I

Quand, par un clair matin d'avril, on la vit descendre du coucou sur la place de l'église, tout Limaize fut en révolution.

—Bah ! C'est Victorine !...

Dans ce petit village vosgien caché sous les feuillages au fond d'une étroite vallée, c'était une quotidienne distraction pour les commerçants du cru que d'assister à l'arrivée de l'antique patache. Humble et simple distraction, nullement folâtre et d'un médiocre intérêt, étant donné la régularité quasi-immuable où la diligence perséverait à ne présenter aux curieux que ses flanes absolument vides : chaque jour c'était le même espoir suivi de la même déception. Certes, le directeur de cette entreprise n'y aurait pas gagné son pain, s'il n'avait eu l'idée d'utiliser son véhicule pour le transport des laitages, des vivres et des divers colis. De temps à autre cependant, à la belle saison, on voyait quelques touristes : des peintres en quête de sujets sylvestres, des malades à la recherche de repos et d'air pur. Alors Limaize exultait, on ne pavaisait pas, mais peu s'en fallait, et c'était presque une ovation que l'on faisait aux voyageurs étonnés. Jamais pourtant, même dans les fastes les plus mémorables Limaize n'avait éprouvé une émotion comparable à celle qui l'agitait ce matin-là.

—C'est Victorine ! Bah !...

Cette exclamation fit le tour de la place, puis s'étendit, gagnant les maisons les plus

lointaines. Chacun, chacune d'accourir, laissant là le travail commencé ; chacun, chacune de se bousculer autour de la voiture et de jouer du coude pour atteindre le premier rang. Tous les yeux s'écarquillaient et toutes les bouches répétaient en chœur avec des intonations variées :

—Pas possible ! Mais oui ! V'là Victorine *pour tant* !

Victorine, elle, semblait mal à l'aise sous la curiosité bruyante qu'elle provoquait.

—Bonjour, bonjour, disait-elle seulement en hochant la tête, les yeux à terre, le dos rond.

C'était une grande femme maigre et sèche, d'une cinquantaine d'années, au visage ridé comme une vieille pomme, aux gestes tremblotants. Vêtue d'une robe sombre toute simple, elle paraissait profondément triste, et cette tristesse la vieillissait davantage. Aussi, plus discrète, cette exclamation courait-elle :

—La pauvre ! Comme elle est changée ! Comme elle est vieillie !

Cependant les plus alertes s'empressaient autour d'elle, s'arrachant les paquets qu'elle portait et l'accablant de questions.

—Te v'là donc au pays ? Qu'il y a longtemps, mon Dieu ! C'est gentil de venir nous dire le bonjour ! Resteras-tu jusqu'à la fête ?

Mais, essayant de sourire, Victorine s'expliqua tout de suite. Certainement elle serait là lors de la fête, ce n'était point un petit bonjour qu'elle venait dire, elle rentrait au pays pour de bon, pour tout à fait :

—... Jusqu'à l'heure que partir au cimetière, *ma fi* !

—C'est-y, Dieu, vrai !

Et l'étonnement général fut à son comble. Jamais on n'aurait cru que Victorine vien-

drait finir ses jours au village natal ! Il y avait près de vingt ans qu'un ménage parisien, en villégiature à Limaize, avait emmené Victorine. Elle s'était tant plu à ce service qu'elle n'avait jamais voulu le quitter. D'un autre côté, il est vrai, ses parents, petits cultivateurs, n'étaient point riches, et la somme, distraite de ses gages, qu'elle leur envoyait mensuellement, leur était d'un secours indispensable. Qu'aurait-elle fait au pays ? Rien. En service, elle vivait tranquille en gagnant des pièces d'argent, et, comme elle était bonne fille, on l'approuvait sans la jalouser.

A trois ou quatre intervalles très espacés on avait pu la revoir ; elle ne venait au pays que pour des choses graves : lors de la mort de sa mère et de celle, plus récente, de son père, par exemple. A cette époque on avait essayé de la retenir. Elle héritait d'une petite mesure et de quelques lopins de terre, elle n'avait plus aucune charge, elle devait d'autre part posséder des économies au fond d'un bas, pourquoi ne resterait-elle point au village où tout le monde l'aimait et où certainement, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, elle trouverait à se marier, grâce à son bien. Mais elle ne voulut écouter personne et repoussa ceux qui guignaient déjà en elle un bon mariage à conclure.

—Non, non, disait-elle, je ne veux pas me marier et je ne puis rester ici, car Madame et Monsieur Paul ont besoin de moi ; Monsieur Paul surtout !

Monsieur Paul ! Elle prononçait ces deux mots avec dévotion, d'un ton attendri. Monsieur Paul, c'était le fils de sa maîtresse, un enfant qu'elle avait élevé avec des soins et une vigilance de mère depuis l'âge le plus tendre. Elle avait immédiatement succédé à la nourrice et avait reporté vers le bambin tous ses instincts maternels, tous les élans d'amour de son cœur, toutes ses tendresses et tous ses espoirs. Cette adoption lui était si chère, cette fausse maternité la satisfaisait à ce point que l'idée de quitter un jour cet enfant et de chercher ailleurs une autre existence ne pouvait lui sembler admissible. Elle le déclarait :

—Jamais je ne quitterai Monsieur Paul.

—Mais il te quittera quand il sera grand, lui objectait-on.

—Libre à lui, nous verrons bien.

Elle ne vendit point la maison paternelle, par respect pour ceux qui n'étaient plus ; elle la laissa telle quelle, ferma les portes et prit les clefs. Puis, elle loua les champs et, ayant dit adieu à tous et à toutes, elle regagna Paris. C'était la conviction générale à Limaize qu'elle ne reviendrait plus et mourrait dans la maison de ses maîtres.

On comprend la stupéfaction suscitée par le retour inattendu de la fidèle domestique.

—Ta maîtresse est donc morte ?

—Non pas, répondait Victorine, mais je deviens vieille et je n'étais plus bonne à rien.

—On t'a renvoyée ?

—Oh !... Que non ! Je suis partie.

—Et ton petit Monsieur... Monsieur ?...

—Monsieur Paul ?

—Oui.

Victorine poussa un gros soupir et leva ses yeux tristes vers le ciel.

—Monsieur Paul est un homme à présent,